

Introduction

Être passant, une joie quotidienne à vivre et à défendre

Quand ça ne va pas, je prends ma veste et je sors. Je suis émerveillé de la facilité avec laquelle *dehors* offre une issue toujours ouverte à mes tourments. C'est simple, il suffit, après s'être arraché à la tentation de rester claquemuré chez soi, d'ouvrir la porte, de poser le pied sur le trottoir et puis de se laisser entraîner au rythme des façades, des carrefours et des allées vers des destinations indifférentes. Par quelle magie la simple condition de *passant* nous libère-t-elle ainsi ?

Dehors, se trouve un subtil mélange d'habitudes et d'inattendu, de méditation et d'expectative. Être dehors, c'est d'abord avoir l'assurance d'être mis entre parenthèse. Être passant, c'est ne plus être qu'une silhouette anonyme, qui pourrait filer indéfiniment vers on ne sait où. Ce qui motive les déplacements du passant n'a aucune importance, il suffit qu'il soit là et qu'il n'y demeure point. Être passant, c'est n'être plus que l'ombre de soi, c'est se désencombrer de soi.

Pour cela, l'ombre doit pouvoir glisser avec assurance. Elle doit savoir qu'elle ne buttera sur aucun obstacle. Le trottoir, l'allée de promenade, le revêtement égal de la place présentent cette même qualité de planéité, de

largeur minimale, de continuité, qui permet au regard et à l'esprit de s'absorber tout entier dans le simple fait de déambuler, comme polarisé vers un ailleurs, pris dans les rails d'une perspective d'arbres ou de maisons, de berges de canal ou de haies champêtres au bord du chemin de campagne. Ici, le monde semble s'être retiré, il observe vis-à-vis de moi une distance respectueuse, et entre sa discrétion et mon propre effacement, un écart profond est rendu possible dans l'étirement duquel je peux, lentement, me sentir être moi-même, être unique semblable à tous les êtres uniques, libre de n'être que moi.

Quand ces conditions de neutralité sont respectées, dehors me met en état de parfaite disponibilité à autrui. Apaisé, rasséréiné, fort de ma quasi-transparence, je peux m'ouvrir aux multiples événements qui ponctuent mon parcours à travers villes et champs. Le chant du merle à l'aube d'un jour de printemps. Les nuées sur les eaux du canal. Le mouvement régulier des engins de transbordage sur les quais du port. Le ronflement de l'autobus qui arrive à son arrêt. Les messages soudain surréalistes des panneaux publicitaires. L'ombre pathétique d'un clochard endormi sous le pont. Le regard un peu méfiant que m'adresse l'autre solitaire que je croise, ou celui, décidé, du fumeur dénué d'allumettes.

Une heure au plus de ce traitement me suffit, et quand, le reste du jour, je fais encore un bout de chemin à travers la ville pour m'acquitter de mes déplacements quotidiens, je retrouve les échos de ce bonheur discret mais fidèle que m'offre ce qu'il est d'usage d'appeler *l'espace public*.

Il me semble que tant que la ville saura nous offrir ce beau statut de passant, elle sera peuplée d'hommes et de femmes libres, et que le désespoir n'aura sur nous, pauvres humains, qu'une prise relative. C'est cette conviction qui m'a poussé à choisir le métier de paysagiste, et à participer à la construction de l'espace public. Mais justement, de voir comment l'espace public est fabriqué m'incite à la prudence. C'est vrai que quelque chose de l'expérience de l'être-dehors semble inaltérable et on ne voit pas qu'un jour la possibilité de sortir de chez soi puisse nous être refusée, comme George Orwell a pu l'imaginer dans sa fiction (ou son anticipation) de *1984*, où tout l'espace de la ville est contrôlé par les caméras — écrans des « multifonctions ». Et pourtant...

Pourtant, la liberté donnée à chacun de circuler librement et gratuitement, sur des espaces ouverts et dégagés d'obstacles rédhitoires est une revendication récente de nos sociétés, et un droit qui demeure incertain. Il a d'abord fallu que l'idée de l'égalité des hommes soit acquise, et que le caractère inviolable et irréductible de chaque individu soit reconnu. Il a fallu que ces individus égaux s'entendent pour constituer, parmi eux, un espace neutre, n'appartenant à personne en propre, mais disponible pour tous. Ceci n'a que quelques siècles, et reste dans une large mesure à achever.

Et surtout, ceci ne saurait être un acquis. Chaque moment de la modernité interroge la place de l'espace public dans nos villes. Tantôt, un excès de planification ou de contrôle policier menace d'y interdire toute

expression personnelle. Tantôt au contraire, comme c'est le cas depuis quelques années, grand retour du tout libéral oblige, les concessions faites aux revendications des intérêts privés compromettent la neutralité de l'espace public. Et si les bienfaits de l'espace public, on le verra dans ces pages, semblent avérés aux yeux de tous, ou du moins du plus grand nombre, il reste toujours à savoir à quelle condition et sous quelle forme.

La structure des villes a radicalement changé depuis un demi-siècle, sans que notre imaginaire de l'espace public ait explicitement évolué. Du modèle de la ville centre, massée autour de son église et de sa mairie, à l'intérieur de ses remparts et de ses boulevards, silhouette bien lisible au cœur de terroirs ruraux autonomes coupés de longues routes droites bordées de platanes, on est parvenu à celui d'une métropole multipolaire, architecturée par des réseaux d'infrastructures aux tracés compliqués, ne parvenant plus à structurer quelque continuité bâtie que ce soit. Quartiers et zones fonctionnelles diverses sont disséminés, diffusés à travers tout le territoire, si bien que la matière urbaine est désormais faite pour l'essentiel de grandes étendues d'espaces ouverts peu ou pas qualifiées.

Ce modèle de développement, dont en dépit des rêves de certains nostalgiques rien n'indique qu'il soit appelé à se transformer radicalement dans les décennies à venir, pose au moins deux catégories de problèmes désormais bien identifiés.

Des problèmes sociétaux d'abord, parce que cette ville faite de réseaux d'infrastructure sur lesquels les zones d'habitat et d'activité diverses se branchent comme des appareils électriques génère des coupures nombreuses. L'espace de la ville n'est plus un espace continu, mais un archipel de quartiers dont certains se trouvent en situation d'enclavement presque complet, laquelle correspond souvent à des cas d'exclusion sociale. L'accès aux services, à la culture, et de façon plus générale la possibilité de s'approprier physiquement n'importe quelle partie du territoire, et donc de s'en sentir pleinement habitant, n'est plus que très inégalement octroyée, et ceci génère des situations de paupérisation, de détresse et, parfois de violence, que rien ne semble pouvoir amoindrir.

Des problèmes environnementaux d'autre part, car en envahissant massivement le territoire rural, la ville consomme des masses d'énergie et des quantités d'espace considérables et épuise gravement les capacités de renouvellement des ressources naturelles en air et en eau. Dans un tel contexte, comment l'espace public ne serait-il pas bouleversé ?

Mais ces bouleversements ne peuvent nous inquiéter que si nous oublions qu'ils produisent de nouvelles formes d'espaces publics, des formes émergentes d'espaces publics peut-être à même de relever les défis posés à la métropole contemporaine. C'est du moins l'hypothèse qui traverse ces pages...

Crise de l'espace public

Les enjeux sociaux et environnementaux liés à la grande mutation urbaine des cinquante dernières années interrogent donc aujourd'hui le statut, la raison d'être et les modalités d'existence de l'espace public. Parler d'espace public, dans la rue entre voisins ou dans les journaux entre intellectuels, c'est presque invariablement dénoncer un état de crise plus ou moins profond, dont il faut relever les principaux aspects si on souhaite comprendre comment un espace public contemporain demeure possible.

À l'aune du bon vieux temps

Il est d'usage, chez l'homme de la rue, de déplorer la perte des valeurs hier associées à la vie de et dans l'espace public, valeurs de civilité, d'urbanité même, que manifestaient toutes sortes de petits gestes associés à la politesse, au respect d'autrui, à la prévenance de ses besoins. Dans la rue, cette urbanité pouvait se lire dans l'entretien que chaque riverain faisait du bout de trottoir faisant face à son habitation : désherber entre les pavés, saler la neige, nettoyer les crottes de chien. Le riverain, de manière générale, avait une conscience si fine de la présence d'autrui dans l'espace public qu'il faisait en sorte de se montrer sous son meilleur jour depuis la rue,

par exemple en soignant sa façade, en la fleurissant, ou en parsemant sa fenêtre de multiples signes de bienvenues ou de bienveillance : bibelots étagés, plantes vertes, poupées regardant les passants. Les voilures étaient légères, et si on ne s'exposait pas à sa fenêtre, il était du moins nécessaire de ne pas se cacher non plus. Bien des personnes âgées parlent de ce temps-là, où marcher dans la rue, c'était activer un code précis et scrupuleux de codes de politesse : salut adressé aux proches, main au chapeau rendant hommage aux dames, nécessité absolue pour les plus jeunes de laisser le passage aux plus âgés, ou aux hommes de marcher près de la bordure afin que les femmes ne s'exposent pas aux salissures du caniveau. Tous ces codes, dont il ne faut sans doute pas s'exagérer la constance d'emploi dans toutes les situations urbaines, ont en effet sinon disparu, du moins subi une profonde érosion. De la sorte, l'espace public aurait perdu de sa capacité à mettre harmonieusement en présence les personnes par-delà leur appartenance sociale, sexuelle ou générationnelle. Les relations dans la rue sont désormais plus frontales, elles ont peut-être gagné en franchise, mais elles ont incontestablement perdu en fluidité, cette fluidité si bien décrite par le philosophe Pierre Sansot, pour qui « [l']espace public se présente comme lieu de l'humain et principalement des foules. Des hommes y tourbillonnent, effectuent des voltiges pour s'éviter. Ils entrecroisent leurs parcours sans se choquer. Quand ils se frôlent, ce qui est peu de choses, ils s'en excusent. Ils y déploient cette adresse que l'on croit réservée en général aux seuls athlètes. Doués d'une perception

frontale, mais aussi latérale, dorsale, ils entraperçoivent ce qui file à côté d'eux, ce qui s'avance derrière leur dos et ce qui déboule du lointain. » Pour le philosophe, « ce pouvoir d'accommoder signifie que nous ne cohabitons pas distraitemment les uns avec les autres : nous sommes présents, sur un mode vigilant, à une multitude de sillages, de visages. Si nous anticipons le parcours de nos proches c'est que, pendant un instant fugitif, nous organisons l'espace à partir de leurs propres références » (Sansot, 1993).

Cette délicate gymnastique du trottoir, si elle n'a pas tout à fait disparu, semble malgré tout céder la place à des chorégraphies plus rigides, celles des individus qui suivent leurs trajectoires propres en veillant à réduire au strict minimum tout contact, toute séquence, avec les parcours des autres. C'est d'ailleurs de ce constat que part l'anthropologue Marc Augé pour poser l'hypothèse d'une véritable révolution anthropologique, celle de ce qu'il appelle la surmodernité, soit l'avènement d'un type de société fondé non plus sur le récit de destins collectifs, porteurs d'une identité partagée, favorisant les relations sociales et les inscrivant dans une histoire commune, mais sur l'addition de parcours strictement personnels. Les espaces publics de la ville cèdent alors la place à de nouvelles catégories d'espaces « collectifs », qu'il appelle des « non-lieux », parce que leur raison d'être ne réside plus dans leur capacité à relier les hommes. En effet, estime Marc Augé, « [u]n monde où l'on meurt à l'hôpital, où se multiplient, en des modalités luxueuses ou inhumaines, les points de transit et les occupations provisoires (les chaînes